

XIV. 28. 3. C.

# Université de Liège

ANNÉE ACADEMIQUE 1889-90

OUVERTURE SOLENNELLE DES COURS

DISCOURS INAUGURAL & RAPPORT

DE

M. le Recteur L. ROERSCH



LIÈGE

IMPRIMERIE DE LÉON DE THIER

1889



DE L'ÉTAT ACTUEL  
DES  
ÉTUDES DE L'ANTIQUITÉ GRÉCO-ROMAINE

---

DISCOURS INAUGURAL

PRONONCÉ A LA SALLE ACADÉMIQUE DE L'UNIVERSITÉ  
DE LIÈGE

LE 15 OCTOBRE 1889

Par M. le Recteur L. ROERSCH

## Messieurs,

Nos règlements imposent au Recteur l'obligation de faire précéder l'ouverture des travaux académiques d'un discours sur un sujet rentrant dans le cadre de l'enseignement qui lui est confié.

Pour me conformer à cette prescription, j'appellerai quelques moments votre attention sur l'état actuel des études de l'antiquité gréco-romaine.

Le temps n'est pas loin de nous où la connaissance des langues anciennes était la première condition de toute culture intellectuelle, où, pouvoir parler et écrire en latin semblait le signe distinctif auquel on reconnaissait l'homme instruit. Les écrits des anciens, comme les monuments de l'art antique, paraissaient à tous des chefs-d'œuvre incomparables; les modernes cherchaient à les égaler, soit en imitant les latins dans leur propre langue, soit en reproduisant dans les idiomes nationaux la forme réputée classique.

Les lois de la composition littéraire étaient puisées dans la poétique ou dans la rhétorique d'Aristote ; l'antiquité fournissait à la tragédie la plupart de ses sujets ; les ornements poétiques et les figures de style étaient en grande partie tirés de la mythologie et de la vie des Grecs et des Romains.

Les littératures anciennes constituaient seules ce qu'on appelait les belles-lettres ; les lire, les comprendre, en savourer les beautés, était la préoccupation de tout homme de goût et un devoir impérieux pour tout savant qui désirait exprimer, dans la langue de la science, sans trop de maladresse, le fruit de ses méditations ou le résultat de ses recherches.

Aujourd'hui les temps sont changés. On n'écrit plus en latin. Chacun se sert de sa langue maternelle, au risque de ne plus être compris en dehors du cercle de ses compatriotes. Sans nier les splendeurs de la poésie antique, les littérateurs se sont affranchis des règles qui les gênaient ; rien n'arrête plus le libre essor de leur imagination ; ils courent, au gré de leurs caprices, à travers le temps et l'espace, et la terre ne leur paraît plus trop large, ni l'histoire entière trop vaste pour être embrassée dans leurs conceptions démesurées.

L'horizon des études littéraires et historiques s'étend de plus en plus. Autrefois, l'hébreu seul, à cause de son importance pour l'exégèse biblique, et l'arabe, grâce à son affinité étroite avec l'idiome sacré, figuraient à côté du latin et du grec au programme du haut enseignement. D'autres langues de l'Orient et les langues de l'Europe moderne sont de nos jours l'objet des études les plus sérieuses et les plus suivies. Aucun monument littéraire, aucun temps, aucun pays ne nous laisse indifférents. Les événements et les œuvres du moyen âge, comme ceux des temps qui l'ont suivi, sont scrutés et approfondis avec la même ardeur que l'histoire et les lettres du monde gréco-romain.

Mais si l'antiquité classique n'est plus à peu près le seul aliment de l'érudition, elle n'en continue pas moins à exciter au plus haut degré l'intérêt de toutes les nations civilisées, et l'on peut dire qu'elle n'a pas cessé d'occuper un des premiers rangs dans l'enseignement de toute faculté des lettres. Il ne saurait en être autrement. Nous sommes les héritiers des anciens. Tout ce qui constitue notre existence morale et intellectuelle, notre langue et notre religion, nos institutions et nos lois, notre droit public et privé, les lettres, les sciences et les arts, en un mot notre civilisation entière, nous vient en grande partie de l'antiquité.

De même que notre histoire commence à Jules César, de même notre civilisation plonge ses racines dans l'empire romain. La langue que nous parlons est du latin transformé. L'Église a été fondée en Judée sous le gouvernement d'un procureur romain ; c'est à Rome qu'a été établi son siège principal et son nom seul, avec ses prédicats d'apostolique, catholique et romaine, prouve ses attaches au monde gréco-romain. Notre droit privé procède en ligne directe du droit romain et celui-ci doit beaucoup à Athènes. Si l'on excepte le gouvernement représentatif, les anciens ont pratiqué tous les systèmes politiques, et plusieurs de nos institutions nous ont été transmises par l'antiquité ou lui ont été empruntées.

Tous les genres de littérature ont été créés en Grèce et développés avec le plus vif éclat ; les plus illustres des Romains n'ont été que les disciples des Grecs et les meilleurs des modernes ont tiré des classiques la sève qui circule dans leurs propres écrits.

La Grèce est aussi le berceau des arts. Les temples, les théâtres, les monuments de toute nature ont fourni à l'architecture des modèles inimitables. Les sculpteurs grecs ont exprimé dans le marbre ou dans l'airain l'idéal de la beauté humaine. Quel statuaire n'a été à

leur école ? L'art régnait jusque dans les objets destinés aux usages les plus vulgaires. La variété, l'élégance, les formes harmonieuses des ustensiles anciens ont excité l'émulation des ouvriers modernes et stimulé les progrès de l'art industriel.

Si des arts nous passons aux sciences, quel tribut de reconnaissance n'aurons-nous pas à payer aux anciens ? Toutes les questions philosophiques, autour desquelles se débat encore de nos jours la pensée humaine, ont été soulevées par les Grecs. C'est à eux que nous devons les éléments de l'astronomie, des mathématiques, de la mécanique, de l'histoire naturelle et de la médecine. Hippocrate et Aristote ont ouvert la voie au progrès, en montrant l'observation comme la règle à suivre, et c'est depuis qu'on est rentré dans le chemin tracé par eux, que la science s'est avancée d'un pas assuré, marchant de découverte en découverte vers la connaissance de la vérité. Certes nous sommes loin d'Hippocrate et d'Aristote, mais il n'en est pas moins certain que pour les sciences, comme pour les lettres et les arts, pour le droit et la politique, c'est aux anciens qu'il faudra retourner, si nous voulons savoir d'où nous viennent les biens que nous avons et connaître l'origine de cette civilisation européenne dont nous sommes fiers à juste titre.

Pour toutes les sciences morales et sociales, le retour à l'antiquité est indispensable. La science ne peut se borner à constater, à enregistrer les faits actuels; elle doit en chercher la raison, et cette raison ne se trouve que dans le passé, car c'est dans le passé que le présent est contenu. De même que le botaniste part du germe pour exposer la vie des plantes et des arbres, de même que le zoologue suit le développement des espèces animales en partant d'une première cellule, de même aussi l'étude des sociétés humaines doit être reprise à son origine, aussi haut que l'histoire nous permet d'y remonter. L'étude raisonnée

de la société moderne manquerait donc de base, si elle n'était assise sur la connaissance de l'antiquité, et cette connaissance s'impose de nos jours autant que jamais.

Aussi dans les pays où le mouvement scientifique est le plus intense, loin de négliger les études antiques, on s'y livre avec une ardeur toute nouvelle, et nous sommes heureux de le dire, avec un succès dépassant de beaucoup les résultats obtenus dans les siècles précédents.

La première cause de ce succès est l'accroissement des sources de nos connaissances. Ces sources sont les monuments de la civilisation ancienne, les œuvres de l'art et de l'industrie, les textes gravés sur des matières dures telles que la pierre ou l'airain, désignés sous le nom général d'inscriptions, et les livres écrits sur le papier ou le parchemin.

Le nombre des livres ne s'est pas augmenté d'une façon bien notable, mais il en est autrement des inscriptions et des œuvres artistiques et industrielles. Des fouilles méthodiques, entreprises sur tout le territoire de l'empire romain et particulièrement sur le sol même de la Grèce et de l'Italie, enrichissent sans cesse le trésor déjà acquis. Pompéi et Ostie sont sorties de la tombe où elles étaient ensevelies depuis tant de siècles, pour nous redire les mœurs, les habitudes, le génie de leurs habitants; les catacombes nous ramènent aux premiers temps du christianisme; le forum de Rome, l'Acropole d'Athènes, Delphes et Olympie, Epidaure et Pergame nous révèlent tour à tour des traits caractéristiques de la vie qui les animait jadis. Partout on déterre des restes de constructions, des objets mobiliers et des œuvres d'art; on met au jour des traités, des lois, des décrets, des inscriptions de toute espèce. Un conventionnel envoya chercher, il y a cent ans, à la Bibliothèque nationale de Paris, un exemplaire des lois de Minos. Aujourd'hui, on pourrait lui fournir au moins une partie du Code de Gortyne, une des principales

cités de la Crète. Les monuments trouvés à Mycènes, à Tyrinthe et en Troade, les trésors découverts dans l'île de Chypre, les ruines de l'Égypte, de la Perse, de l'Assyrie et de la Babylonie, éclairent d'un jour nouveau les origines mêmes de l'art grec, font connaître la part qui lui est propre et celle qu'il a reçue de l'étranger.

Cependant, quelle que soit la valeur de ces monuments pour la connaissance du monde ancien, ils doivent céder le pas aux œuvres littéraires, sans lesquelles ils seraient le plus souvent des énigmes insolubles. Si le nombre des écrits nouvellement mis au jour n'a pas une grande importance, les progrès ont été sensibles dans l'art de restaurer et d'interpréter les textes. Les livres des anciens ne nous sont parvenus qu'à travers de nombreuses copies, et, depuis la découverte de l'imprimerie, à la suite de maintes réimpressions. En passant par tant de mains, ils étaient sujets à des altérations de tout genre : souvent des mots, des lignes, des pages entières étaient passées; des explications, des remarques étaient introduites de la marge dans le texte; on confondait des lettres ou des syllabes se ressemblant par la forme ou le son qu'elles représentaient; des expressions dont le sens ou les caractères échappaient au copiste étaient remplacées par d'autres. Une foule d'erreurs étaient commises et des corrections maladroitement augmentaient fréquemment le mal au lieu d'y remédier. Heureux encore si l'auteur n'avait qu'à souffrir de la négligence ou de l'ignorance des copistes! Mais parfois le caprice et la passion lui faisaient éprouver des altérations plus profondes : dans une tragédie, l'acteur se plaisait à ajouter des tirades; dans une œuvre philosophique un lecteur intolérant effaçait ou modifiait une opinion contraire à ses idées.

Redresser toutes ces erreurs, rétablir les écrits dans l'état où ils sont sortis de la plume ou, pour parler exactement, du roseau de l'auteur, c'est l'œuvre de la critique. Bien des philologues habiles s'y sont exercés depuis le



quinzième siècle, et on leur doit une foule de corrections heureuses. Mais il leur était difficile de suivre dans leur travail la méthode rigoureuse qu'on y applique aujourd'hui. C'est que, pour pratiquer la critique avec sûreté, il faut la fonder sur une connaissance exacte et complète de l'histoire du texte; il est nécessaire de remonter à la copie qui a servi de modèle ou de type aux autres, et ce type ne peut être retrouvé ou reconstitué que par un examen comparatif et minutieux de tous les manuscrits que nous possédons. Or, ce travail préliminaire a été singulièrement facilité par la rapidité des voyages et la générosité avec laquelle les autorités préposées aux grands dépôts littéraires mettent aujourd'hui les trésors confiés à leur garde à la disposition des érudits.

La comparaison des manuscrits suffit déjà à faire disparaître bien des erreurs; le remède des autres est la divination ou la conjecture. Mais celle-ci ne s'exerce pas au hasard; elle est fondée sur une observation exacte de la langue et du dialecte de l'écrivain, de sa manière de penser et d'écrire, sur une connaissance précise des choses dont il parle. Elle repose en outre sur l'art de déchiffrer les anciennes écritures et la pratique des erreurs habituelles aux copistes. En tout cela, nous sommes plus avancés que les critiques des temps antérieurs, et, avec moins de génie peut-être, nous pratiquons la conjecture avec plus de sûreté et connaissons mieux la limite qu'elle ne peut dépasser.

Nos éditions des auteurs anciens l'emportent donc de beaucoup en correction sur celles de nos devanciers. Nous savons aussi mieux les comprendre et les interpréter. On ne sépare plus l'œuvre de l'époque qui l'a produite ni des circonstances qui lui ont donné le jour. On s'efforce de découvrir le but que l'écrivain s'était proposé et les moyens employés par lui pour atteindre ce but; on prend intérêt aux sujets traités; on se met à la place de ceux à

qui l'œuvre était destinée et l'on tient compte de leurs idées, de leurs préjugés mêmes et de leurs erreurs.

On se dit enfin qu'un auteur ancien n'a pas seulement de la valeur pour les pensées individuelles qu'il exprime ou la beauté de la forme dont il a su les revêtir, mais qu'il mérite notre attention comme témoin du passé, comme manifestant l'esprit du temps auquel il appartenait et par les éléments qu'il peut apporter à la connaissance générale de la civilisation antique.

La fin de la philologie est en effet de reproduire cette civilisation dans son ensemble et dans ses détails, d'en montrer la genèse et le développement successif. Elle n'a rien négligé pour en tracer des tableaux fidèles et complets. Tous les domaines ont été explorés : la religion, les constitutions politiques, le droit et les institutions judiciaires, la tactique militaire et l'organisation des armées, les finances, le commerce et la navigation, l'agriculture et l'horticulture, la pêche et la chasse, les métiers et les arts, la famille, l'éducation des enfants, les usages domestiques, les fêtes et les jeux, les maisons et le mobilier, le costume et les repas, rien n'a échappé à un examen scrupuleux ; toutes les manifestations de la vie ont été exhumées, ressuscitées pour ainsi dire, telles qu'elles étaient aux diverses époques de leur existence.

Pour chaque institution, pour chaque usage, on s'est efforcé de remonter aux origines, d'expliquer les changements intervenus dans la suite, de marquer l'influence du climat, du caractère national, du voisinage, et le contre-coup des commotions politiques. L'étude des antiquités a été ainsi complètement renouvelée.

Il en est de même de l'histoire. Pour exposer et apprécier les événements dont le monde ancien a été le théâtre, les philologues précédents se bornaient généralement à reproduire les récits et les jugements des auteurs mêmes de l'antiquité. Pleins de confiance dans leur véracité, ils

croyaient être à l'abri de l'erreur, en les suivant fidèlement. Ils ne voyaient pas que, parmi ces écrivains, beaucoup vivaient à une époque bien éloignée des faits qu'ils racontent, qu'ils puisent dans des auteurs antérieurs dont ils pouvaient altérer les récits, que, sur les temps les plus anciens, ils étaient privés de sources réellement historiques et étaient réduits à des mythes ou à des fictions, auxquels ils donnaient la couleur de l'histoire en les privant, autant que possible, de leur caractère fabuleux et en les classant tant bien que mal dans une chronologie arbitraire. Beaucoup aussi appartenaient à un temps où l'on n'avait plus l'intelligence des institutions et des idées d'autrefois. Les générations de l'empire étaient plus étrangères que nous aux aspirations de la démocratie athénienne ou à celles de la plèbe romaine. Que signifient donc les témoignages des auteurs de cette époque? Mais, même parmi les contemporains, il y avait un triage à faire : ils voyaient souvent les événements à travers le prisme de la passion ou de l'intérêt ; ils étaient portés à exagérer ou à diminuer, à modifier même les faits et n'avaient pas l'impartialité nécessaire pour juger les choses et les hommes à leur valeur réelle. Sur bien des points, ils étaient d'ailleurs exposés à toutes sortes d'illusions et disposés à se fier à des dehors souvent trompeurs, pour en tirer des conclusions hâtives. Il s'agit de soumettre leurs récits et leurs appréciations à une critique attentive, de n'accepter de leurs témoignages que ce qu'ils ont vu réellement et de n'admettre qu'après sérieux examen ce qui pourrait n'être que de vains embellissements ou des opinions individuelles.

En se livrant à cet examen subtil et délicat, en appliquant à l'étude de l'histoire ancienne le sens politique acquis par l'expérience des faits contemporains et la pratique des institutions modernes, en rapprochant les événements anciens des phénomènes analogues que présentent surtout

les états et les communes du moyen âge, les historiens actuels de l'antiquité sont parvenus à une intelligence plus vraie des faits, à une appréciation plus exacte du rôle qu'y ont joué les personnages politiques. Ils ont pu indiquer les causes de la grandeur et de la décadence des états et, suppléant au silence des sources par des combinaisons ingénieuses, ils ont même réussi à lever en partie le voile qui couvrait les origines et à en fournir des explications, sinon tout-à-fait certaines, du moins hautement probables.

Le même esprit critique, joint au même talent de combiner les faits isolés et de suivre les analogies, a permis de reconstruire en grande partie le droit privé des Athéniens et d'exposer leur droit public dans les phases diverses qu'il a traversées. Quant au droit privé des Romains, il avait été systématisé dès l'antiquité et nous est parvenu au complet. Leurs institutions politiques, au contraire, ont dû être ressuscitées par le travail de la philologie moderne. Pour les époques sur lesquelles nous sommes renseignés par des écrivains contemporains, le travail était relativement facile; mais il fallait des ouvriers bien habiles et bien laborieux pour reconstruire l'édifice des institutions antérieures. On ne pouvait y procéder que par tâtonnements et souvent on se voyait mis en demeure de défaire l'ouvrage commencé et de rebâtir sur nouveaux frais. Aussi l'édifice est loin d'être achevé; une partie cependant est assise sur d'assez bons fondements, pour qu'on puisse espérer de l'élever davantage, surtout depuis qu'on est d'accord sur la méthode, qu'on va du connu à l'inconnu, qu'on ne part plus des commencements incertains, mais dès temps sur lesquels nous sommes bien informés.

Un semblable travail de restauration a été entrepris dans l'histoire littéraire. Les écrivains qui nous ont été conservés, en tout ou en partie, sont loin de constituer la littérature ancienne toute entière; un exposé du mouvement intellectuel

fondé sur eux seuls serait très-incomplet. Des auteurs considérables ; des genres presque entiers , des périodes importantes, ne sont représentés que par des débris ou connus par des témoignages indirects. Ces fragments ont été rassemblés ; on les a réunis, ajustés, et l'on est parvenu à se créer une idée à peu près satisfaisante de beaucoup d'œuvres perdues. Les lacunes ainsi comblées, on a pu tracer le magnifique tableau des lettres antiques et, tandis qu'autrefois on se bornait à des notices détachées, l'on s'est appliqué de nos jours à assigner à chaque auteur la place qui lui revient dans l'ensemble, et l'on a fait ressortir l'influence du caractère national, comme celle des conditions de la vie sociale et civile, tant sur le choix des sujets que sur la manière de les traiter, sur la forme, aussi bien que sur le fond des écrits.

Non moins fécondes ont été les études philologiques pour l'histoire de la philosophie, des sciences et des arts. Elles l'ont été surtout pour la connaissance des langues anciennes. Les langues grecque et latine forment un ensemble complexe, une quantité d'idiomes divers, variant d'après les contrées, les genres littéraires, les auteurs, les époques. Jadis, tous ces idiomes étaient mêlés, confondus ; maintenant on fait de chacun une étude spéciale, on distingue ce qu'ils ont de commun et de particulier ; on sépare dans les auteurs ce qui est artificiel, création individuelle ou emprunt fait à d'autres écrivains et ce qui appartient à la langue usuelle et vulgaire.

Des études plus importantes encore ont porté sur l'origine même des langues anciennes, sur les lois qui ont présidé à leur genèse et à leur développement. Aussi longtemps que le latin et le grec excitaient seuls l'attention des érudits, ces problèmes ne pouvaient recevoir de solution. Il était impossible de trouver les liens qui les unissaient entre eux et les rattachaient à d'autres idiomes connus ; on pouvait encore moins savoir de quelle souche elles

étaient issues. Les anciens, si curieux pourtant de leur nature, ne s'en étaient pas préoccupés ; pour les langues des barbares, ils n'éprouvaient que du dédain. La question, loin de s'éclaircir, s'était obscurcie davantage, quand l'étude de l'hébreu se fut associée à celle des langues classiques. Partant de l'idée que l'hébreu, parlé par les patriarches, devait être le plus ancien langage du monde, beaucoup de linguistes avaient fait de vains efforts pour démontrer une prétendue parenté du grec et du latin avec la langue biblique.

Enfin la lumière vint de l'Orient, mais du fond de l'Inde. Grâce au sanscrit, il fut prouvé que les langues de l'Inde et de la Perse, le grec et le latin, les idiomes germaniques, celtiques et slaves, constituent une grande famille, la famille indo-germanique ou indo-européenne, que les formes et les mots qui leur sont communs, sont un héritage reçu d'une même mère, mais que parties du foyer domestique, suivant chacune des voies séparées, elles se sont changées peu à peu, jusqu'au point de prendre l'aspect varié sous lequel elles apparaissent dans l'histoire.

L'idée vint alors de comparer ces langues sœurs, de rendre aux éléments conservés leur caractère primitif, de pénétrer ainsi dans la structure de la langue mère, de chercher la raison des changements survenus dans la suite.

Pour découvrir les lois de ces modifications, on n'eut garde de négliger l'aide précieuse qu'on devait rencontrer dans l'histoire des langues germaniques et des langues romanes. Ces langues sont encore vivantes dans de nombreux dialectes ; elles ont, en outre, une riche littérature, dont les monuments remontent, pour les premières, au IV<sup>e</sup>, pour les secondes, au X<sup>e</sup> siècle. Ces monuments forment une suite non interrompue, et pour les langues romanes, la langue latine, qui leur a donné naissance, nous est connue, telle du moins qu'elle paraît dans les auteurs. Il est par conséquent facile d'apprendre pour ces langues, comment les

sous se conservent ou se modifient, comment d'anciennes formes disparaissent et font place à des formes nouvelles, quels changements éprouvent les mots et les constructions. Les transformations qui ont produit les langues anciennes, n'ont pu avoir d'autres causes que celles auxquelles ont obéi les langues modernes, et la philologie classique a appliqué à bon droit au latin et au grec les lois du développement linguistique découvertes par les philologies germanique et romane.

Mais les changements subis par les mots ne portent pas uniquement sur la forme; ils s'étendent aussi à leur signification. Ces secondes transformations ne sont pas plus arbitraires que les premières; elles obéissent à des lois, qu'on cherche à découvrir, et le dictionnaire est en train de se renouveler comme la grammaire.

En quittant la patrie commune, les peuples indo-européens n'emportaient pas seulement, comme part d'héritage, la langue reçue de leurs pères; ils transféraient aussi dans les pays où ils allaient s'établir, les éléments de culture qu'ils possédaient déjà et entre autres un certain fond de fables ou de mythes, fond que les Grecs surtout devaient augmenter et varier à l'infini. La mythologie comparée a permis de retrouver la forme la plus ancienne et d'expliquer l'origine d'un grand nombre de ces fables.

C'est ainsi que la comparaison de langues et de civilisations analogues, la distinction rigoureuse des époques, la recherche des causes, l'étude des questions d'origine et de développement, un emploi judicieux de l'induction, la découverte de nouvelles sources de nos connaissances et une critique attentive de ces sources, ont provoqué des progrès immenses dans toutes les branches de la science de l'antiquité. La philologie classique a conçu cette science comme un organisme, un ensemble harmonieux dont toutes les parties s'enchaînent et s'expliquent mutuellement. Elle a créé, pour l'approfondir, une méthode rigoureuse et

féconde, qui, appliquée à des civilisations diverses, n'a pas produit des résultats moins merveilleux. Il en est résulté que l'étude de l'antiquité, tout en conservant la valeur qui lui est propre, est en même temps l'école par excellence pour tous ceux qui veulent entreprendre sérieusement n'importe quelle étude littéraire ou historique.

---